



HAL
open science

Un possible voyage

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Un possible voyage. Ville et mémoire du voyage, L'Harmattan, pp.19-34, 2007, Carnet de ville. halshs-00550866

HAL Id: halshs-00550866

<https://shs.hal.science/halshs-00550866>

Submitted on 16 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UN POSSIBLE VOYAGE

PAR LUC GWIAZDZINSKI,
GÉOGRAPHE

Il n'y a pas de bons et de mauvais voyageurs, pas de vrais voyageurs et d'idiots du voyage (1). Il s'agit plutôt d'esquisser les contours d'une analyse personnelle du voyage et des voyageurs. Cette contribution n'est qu'un modeste jalon dans l'élaboration d'une approche critique collective des formes et des pratiques du voyage et des voyageurs qui nécessite échanges et confrontations. Autant de villes et de voyages que de voyageurs ! Même dans une société hypermoderne (2), ici ou ailleurs, nous croyons le voyage possible.

« Je hais les sédentaires et dis mortes les villes achevées ». Par provocation, j'aurais sans doute pu faire miennes ces paroles de Saint-Exupéry. Ici et maintenant. Sans doute pas ailleurs et demain. C'eût été faire peu de cas de l'hospitalité offerte dans cet ouvrage à une pensée en mouvement et, par nature même, inachevée. En réalité, je ne « hais » pas les sédentaires. Je les crains, car

VILLE ET MÉMOIRE DU VOYAGE

je ne comprends pas bien leurs habitudes, leurs certitudes enracinées et leur volonté de se protéger sans cesse d'un danger extérieur. Une ville achevée est au mieux un musée, un décor urbain, un squelette. C'est le plus souvent un « mouvoir de l'urbanité ». Ma ville est définitivement l'univers des possibles et des lendemains qui chantent, pas un cimetière. Je hais les villes-musées policées où l'Autre est mis à distance.

Dans un monde en mouvement, qu'est-ce que le voyage ? Pourquoi voyager ? Quelles sont nos pratiques ? Quel intérêt ? Face à l'injonction de mobilité, reste-t-il une place pour le voyage et les voyageurs ? L'approche critique du voyage et des voyageurs nous invite à proposer quelques définitions.

Une nature nomade

« *Le malheur de l'homme, disait Pascal, vient de ce qu'il ne peut se tenir tranquillement dans une pièce* ». Nous devons être quelques malheureux sur terre, incapables de tenir en place. Pour moi, le voyage est un besoin aussi vital que l'air que je respire. Je dois être atteint de ce besoin incoercible de voyager que Baudelaire appelait « *la grande maladie, l'horreur du domicile* ». Cette « maladie » m'a sans doute poussé à entrer en géographie, la science de l'espace. Elle m'a entraîné à imaginer et à construire une activité professionnelle nomade, mélange d'enseignement, de recherche et de conseil, qui m'entraîne d'une ville et d'un chantier à l'autre, transformant mes semaines en longues itinéran-

UN POSSIBLE VOYAGE

ces. J'habite le temps davantage que l'espace. Je vis du sens des choses. Je traverse l'espace, me nourris de paysages, me frotte à des territoires qui n'arrivent pas toujours à me retenir. Je parcours aussi les espaces imposés du tourisme, du marketing territorial et des médias, sans toujours tomber dans leurs pièges. Je suis entré par effraction dans la tribu des gens du voyage, des circassiens, des forains, des marchands ambulants, des routiers ou des routards à qui je n'ai pas demandé leur avis. « *Être enraciné dans l'absence de lieu* », aurait dit Simone Weil. Gitan sans roulotte, forain sans manège, routier sans camion, je vis néanmoins sur les routes. Vagabond muni de papiers, mon itinéraire change régulièrement en fonction des demandes, des envies ou des fatigues. Quand je m'arrête, je m'éteins comme un feu sans oxygène. En clair, je perds le fil de l'espace pour retrouver celui – plus difficile – du temps. Il faudra attendre demain, l'énergie cinétique de la route, pour se remettre en mouvement dans un envoûtant travelling riche de promesses. Il ne s'agit pas là de vitesse, mais d'un simple mouvement qui déplace les lignes. Voilà pour les motivations. À condition de ne pas confondre voyage et agitation, itinéraire et fuite, mouvement et excitation, je crois l'équilibre possible. Se définir dans le mouvement, ici et maintenant, ailleurs et demain, ne signifie pas pour autant voyager.

Une société en mouvement

Notre questionnement s'inscrit dans le cadre d'un environnement en mutation rapide sans pour autant se

VILLE ET MÉMOIRE DU VOYAGE

confondre avec lui. Le contexte de nos voyages est de plus en plus souvent une ville en mouvement, qui impose de nouvelles configurations temporelles et spatiales, et des pratiques de mobilité différentes. « *La ville est notre espace et nous n'en avons pas d'autre* », avait prévenu Georges Perec. Nos villes dépassent les bornes. Nos agglomérations s'étalent et éclatent en quartiers où l'on dort, où l'on s'approvisionne, où l'on travaille et où l'on s'amuse. L'activité économique grignote tous nos « temps morts », remettant en cause les fondements mêmes du « vivre ensemble ». Nous nous croisons de moins en moins dans nos appartements, nos entreprises ou nos territoires de vie, faute d'avoir les mêmes horaires. Nous tentons de naviguer dans la ville palimpseste, entre les figures superposées de la ville « éclatée », « en continu 24h/24 et 7j/7 », à « plusieurs temps » ou de la « cité à la carte ». Les mobilités augmentent et changent de nature. Elles deviennent moins régulières, plus périphériques et surtout événementielles. La mobilité se fait « zigzagante », à buts multiples. La ville archipel nous met sur les routes. En retour, ces mobilités modifient les formes mêmes de la ville. Pourtant, bouger et se déplacer dans la ville éclatée comme dans un tuyau ne veut pas pour autant dire voyager.

De nouvelles figures du nomadisme

Les temps changent, la ville s'étend, les mobilités explosent et se diversifient, entraînant une évolution des figures du nomade et du nomadisme économique ou touristique (3). Outre les gens du voyage, gitans, manou-

UN POSSIBLE VOYAGE

ches, circassiens, forains, routiers, routards ou marchands ambulants, déjà invoqués, et une *Jet set* surmédiatisée, nous pouvons tenter de fixer quelques figures classiques ou nouvelles du nomadisme et du nomade. Le *nomade traditionnel* est d'abord Touareg, Mongol, Gitan, Pygmée, Papou ou Indien amazonien, en voie de marginalisation. Il termine souvent le dernier chapitre de l'aventure millénaire de son peuple, aux marges d'agglomérations millionnaires. Le *nouveau nomade*, homme d'affaires pressé et hypermobile, passe son temps dans les avions pour son travail, et son petit frère, représentant de commerce attaché à sa voiture blanche, est le moderne romanichel et la madone des « Formule 1 ». Le *nomade virtuel* consomme le monde devant sa télévision, mais s'échappe de temps en temps pour « faire » la Tunisie ou le Maroc. Le *nomade économique* est un travailleur immigré. L'*exilé*, souvent politique, fuit son pays. L'*évadé* fuit la justice et le *sans domicile fixe* erre dans la ville à la recherche d'une maigre pitance et d'une « tanière » pour la nuit.

En marge de ces profils typés existe une autre figure, celle d'un *nomadisme quotidien* sans visa. Navetteurs quotidiens, nous passons de plus en plus de temps dans les transports. De l'enfance à la retraite, nous adoptons l'attitude du nomade, ses outils, ses habitudes et ses modes de vie. On a tous en tête des images de ces « hypermodernes » nomades : ouvrier casqué qui rejoint l'usine en mobylette, enfant au sac surchargé qui attend le bus, étudiant qui se rend à l'université en train, jeune

VILLE ET MÉMOIRE DU VOYAGE

femme seule dans sa Twingo sur l'autoroute. L'excursion du dimanche ou l'échappée belle du week-end pimentent en mouvement l'espace de plus en plus imposé des migrations domicile-travail.

La mobilité devient saisonnière. La figure du *nomade touristique saisonnier* se profile. Le touriste peste contre les « pauses » qui lui sont demandées et contre les camions qui se traînent sur la route. Il fonce sans regarder autour de lui pour gagner quelques minutes et le droit de s'effondrer sur un lit à l'arrivée. Sur place, dans un autre « chez lui », il s'invente une nouvelle vie, de nouveaux amis, la même vie finalement, mais ailleurs. Il consomme sans toujours rencontrer l'Autre, la culture locale ou le territoire. Le besoin d'évasion se termine de plus en plus souvent en séjours *all inclusive* (tout compris), formules les plus complètes du tourisme d'archipel, de la société du bien-être et de l'entre soi. Dernière forme d'un nomadisme très particulier et toujours en vogue dans notre pays : le mouvement de foule. Étudiants, ouvriers, enseignants, retraités, chômeurs : c'est dans la rue, lors des manifestations, que l'on conteste les pouvoirs en place et que l'on exprime ses idées. C'est dans de gigantesques parades et autres défilés que l'on affirme son identité sociale, ethnique, culturelle ou sexuelle. La mobilité est aussi un acte politique.

Assurément, ces figures du nomadisme ne sont pas des figures du voyage au sens où nous souhaitons le définir ou tel que nous prétendons parfois le vivre. Ces

UN POSSIBLE VOYAGE

nomades sont mobiles sans pour autant être voyageurs. Mais le voyage et le voyageur sont différents, ailleurs, autrement. En résonance avec les mouvements de la société contemporaine, notre réflexion et nos pratiques du voyage puisent dans une longue tradition.

Une approche inscrite dans une longue tradition

Les géographes n'ont pas été les seuls à parcourir le monde et à courir après la ligne d'horizon. Ulysse, Marco Polo, Magellan, Vasco de Gama, Christophe Colomb, le chevalier de Bougainville, le capitaine Cook et tant d'autres ont exploré les frontières du monde de leur temps, revenant parfois « *pleins d'usage et de raison* ». Différents furent les périple des aristocrates des XVIIIe et XIXe siècles qui inventèrent un certain art du voyage et dont les témoignages (récits et peintures) ont fortement influencé notre approche des paysages. Plus tard, le train ou l'automobile ont imposé aux voyageurs des façons inédites de faire, de sentir, de voir, de se repérer. Ils ont proposé une approche originale de l'espace qui façonne un paysage (4). Au début du XXe siècle, les *futuristes* (5) exaltèrent la modernité technique et la vitesse, déclarant la guerre au passéisme et à la tradition, préférant « *une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille* », à la victoire de Samothrace. Après les reportages légendaires d'Albert Londres (6), Jack Kerouac (7) jeta la *Beat Generation* sur les routes du monde. Icône des écrivains voyageurs, Bruce Chatwin poursuivit à sa façon cette « *anatomie de l'errance* ». D'autres préférèrent la ville au vaste monde. Après Baudelaire, Aragon, André

VILLE ET MÉMOIRE DU VOYAGE

Breton ou Léon-Paul Fargue ont aimé arpenter les villes, les traverser dans tous les sens et rapporter leurs expériences dans des chefs-d'œuvre comme *Nadja* (8), *Le Paysan de Paris* (9) ou *Le Piéton de Paris* (10). Plus tard, les surréalistes ont développé la pratique de la *virée buissonnière*, escapade sans itinéraire, déambulation sans but à partir d'une ville. Dès les années 50, les situationnistes expérimentèrent la *dérive* – « *technique du passage hâtif à travers des ambiances variées* » – qui fut au cœur de leur projet de « *changer la vie* ». « *La formule pour renverser le monde*, disait Guy Debord (11), *nous ne l'avons pas cherchée dans les livres, mais en errant.* » Ils firent de la dérive urbaine un moyen d'exploration « *psycho-géographique* », une « *étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus* ». D'autres encore se sont mis à parcourir et à décrire la ville. Certains, comme Pierre Sansot, ont érigé les pratiques sensibles de la ville en « art de ville » : « *À la parcourir, nous ressentons la fatigue comme une sorte de bonheur (...). En mouvement, elle redistribue en permanence les cartes, elle provoque des collisions, elle invente des rimes inédites, des associations surprenantes.* » (12) François Maspero est parti explorer la ville en utilisant la ligne B du RER pour « *donner une épaisseur à des images, à des couleurs, à des êtres noyés dans le chaos apparent des banlieues, déchiffrer cette géographie, retrouver un peu de l'histoire des gens qui l'habitent* » (13). Avant lui, Carol Dunlop et Julio Cortázar avaient passé un mois délirant sur l'autoroute Paris-

UN POSSIBLE VOYAGE

Marseille (14). Un ethnologue (15) explora les parcours et les solitudes qui se croisent dans les couloirs du métropolitain, alors que certains écrivains (16) s'étaient déjà évadés « hors les murs ». De lointains héritiers de Georges Perec (17), comme Joël Henry et son laboratoire de tourisme expérimental (18), ont poussé très loin le jeu et le décalage dans la découverte de la ville multipliant les propositions de jeux et d'explorations : l'« *alphatourisme* » ou comment visiter une ville de la première rue à la dernière rue par ordre alphabétique ; l'« *anachrotourisme* », qui consiste à se déplacer avec un très vieux guide de voyage ; le « *nécrotourisme* », qui passe par les cimetières ; ou encore le « *kleptotourisme* », qui se passe d'explications !

À Rome, en Italie, au début des années 90, le groupe d'architectes *Stalker* expérimenta à son tour l'acte de traverser comme un acte créatif permettant de découvrir les « territoires actuels », négatifs de la ville bâtie, aires interstitielles et marginales, espaces abandonnés ou en voie de transformation, lieux de la mémoire réprimée et du devenir inconscient des systèmes urbains. D'autres comme Maud Le Floc'h tentent des parcours et regards croisés atypiques entre élus et artistes (19).

Nos propres travaux s'inscrivent dans cette mouvance et invitent les usagers à partir à la découverte de leur propre ville (20) à partir de protocoles géographiques insistant sur les marges : explorations nocturnes, tour de périphéries... Ainsi, ces parcours ou traversées, fruits

VILLE ET MÉMOIRE DU VOYAGE

d'une sensibilité particulière à la ville et au voyage, contribuent à griffonner une première esquisse du voyage et des voyageurs.

Une première proposition

Voyager, c'est d'abord prendre la route, prendre la voie. N'en déplaise à Louis-Ferdinand Céline, mon voyage n'est pas qu'imaginaire. C'est d'abord une expérience directe sur le terrain, un déplacement physique, une translation d'un lieu à un autre. Son essence même est parcouru, là où l'on privilégie désormais le zapping et les sauts de puces. Mon voyage est plaisir avant tout. Il nécessite une rencontre avec l'autre, une confrontation avec l'altérité, un frottement avec un territoire différent ou à d'autres heures, ou à d'autres échelles. C'est aussi une rencontre avec moi-même. Partir en voyage est un choix qui me dépasse peut-être, mais un choix quand même. Mon voyage n'est pas un pis-aller en attendant mieux. Il répond à ma curiosité. Mon voyage est aussi mis en danger, manière de ne pas s'assoupir dans un confort et une sécurité inutiles pour rester suffisamment en tension et à l'écoute. Il n'a pas besoin d'être long ni lointain. C'est une traversée du décor, des représentations, des évidences, un dévoilement parfois jusqu'à l'obscène des bas-côtés, des faces obscures, des faiblesses et des suffisances des autres et de moi-même. Mon voyage doit révéler les différences, les tensions et les espoirs. Mon voyage est d'abord celui d'un piéton qui arpente l'espace au rythme de ses pas. Borné par un départ et une arrivée, il sait s'attarder entre les deux

UN POSSIBLE VOYAGE

rives. Mon voyage s'organise, il est préparé par moi ou par un proche, de façon à laisser place à la surprise et à l'étonnement. Mon voyage est liberté, l'émerveillement et la rencontre y ont leur place. Il peut dérapier, s'engluer, se perdre un peu. C'est même conseillé. Mon voyage possède ses sas pour rester à l'écoute de l'Autre et de l'ailleurs au départ comme au retour. Il est épuisant, tant physiquement que mentalement. Il nécessite l'éveil permanent et l'écoute. Mon voyage est étourdissement, décentrage, perte de repères, remise en cause. C'est aussi une mise en abîme qui peut aller jusqu'au vertige. Histoire et récit à l'intérieur de l'histoire de ma propre vie, il est miroir et fractale. Il est d'abord urbain, à l'intérieur ou autour de la ville, dans la mesure où celle-ci s'impose partout et à toute heure comme le lieu d'exacerbation des tensions et des potentiels, mais aussi par goût. Mon voyage est collecte par tous les moyens disponibles, à condition que ces artefacts n'érigent pas un mur entre moi, les autres et le territoire. Mon voyage évite cependant les pièges du voyeurisme et du pillage. Il est léger, ne s'encombre pas d'objets superflus pour aller à l'essentiel. Il doit rompre les amarres, être rupture pour se vivre en aventure. Mon voyage est rite et initiation, il participe à ma propre construction. Mon voyage n'est pas solitaire mais collectif, afin de permettre l'échange, le partage des impressions, des joies et des douleurs.

Mais ne concluez pas que je suis l'avis de François Mauriac lorsqu'il affirmait : « *J'ai peine à croire à l'innocence des êtres qui voyagent seuls.* » Mon voyage est trace

VILLE ET MÉMOIRE DU VOYAGE

dans ma mémoire et dans celle des autres. Il se veut citoyen et politique, conscient de ses impacts et des traces qu'il laisse. Il doit être partage, proposition et transformation pour moi-même et pour ceux qui m'accompagnent. « *Le chemin fait de moi un homme libre et fier* », devrais-je m'écrier pour paraphraser mon ami, le regretté Pierre Sansot (21). Le point d'arrivée compte moins que le cheminement. Le voyage est enchantement et découverte du merveilleux. On n'en revient jamais indemne. On en sort grandi et épuré, libéré du superflu et l'esprit clair à force de frottements. Enfin, mon voyage n'est peut-être que répétition, « petite mort » dans l'attente du grand voyage, celui où il me suffira de fermer les yeux. Face au risque de saturation, et afin d'échapper à la routine, mon voyage exige aussi des pauses, un état statique d'attente et de simulation qui prépare au voyage suivant, une coupure qui permet de conserver sa saveur et son intérêt. Il n'y a pas de voyage sans arrêt.

Tout autre déplacement n'est que migration utilitaire quotidienne, hebdomadaire ou saisonnière, loisir, fuite, errance, flânerie, tourisme ou rêverie. Dans l'absolu, mon voyage est passage et expérience d'une rive à l'autre plutôt que dérive. Avec ou sans artifices, physiques ou virtuels, directs ou par procuration, tous les transports ne sont pas des voyages. Ces déplacements, toujours respectables, ne constituent pas ce que j'ai défini comme un voyage. Mon voyage n'est pas ligne de fuite, mais construction de soi avec les autres. Il peut prendre différentes formes, comme celles que j'explore autour des

UN POSSIBLE VOYAGE

traversées urbaines. Ces voyages en groupe nécessitent la mise en place de protocoles géographiques, notamment sous la forme de traversées nocturnes de métropoles de périphérie à périphérie, de parcours circulaires périphériques ou de « parcours d'exténuation » de centre à périphérie, en compagnie d'élus, de techniciens, d'artistes, de responsables associatifs et de citoyens.

Un devoir d'interpellation

L'expérience sensible et multiscalaire du voyageur, son rapport si particulier au monde, lui donnent un statut privilégié d'observateur et de vigie capable de pointer les évolutions paradoxales de la société et les comportements parfois étranges de ses contemporains. Le voyageur a un devoir de témoignage, d'interpellation, un « *devoir de cité* » – au sens de l'historien Lucien Febvre – dans une ville en mouvement. Paradoxalement, le vrai voyageur est sans doute celui qui sait remettre de la durée, de l'espace, marquer des pauses dans une société de l'urgence et de la mobilité. Contrepoint et contretemps.

La mobilité interroge le rapport local-global, elle questionne les lieux et la citoyenneté. Face à l'allongement des distances, on vote de plus en plus où l'on dort et non où l'on vit. L'évolution de nos sociétés semble désormais passer par la mobilité. La ville elle-même devient mobile : changement de repères et d'échelles. Nous sommes donc entrés dans le monde de la mobilité généralisée. Le mouvement et la vitesse permettent de s'étourdir du temps présent. Une impression d'exister qui

VILLE ET MÉMOIRE DU VOYAGE

masque mal une difficulté à visiter les passés, à nous projeter, à épaissir le présent et à construire ensemble dans la durée. La mobilité devient même une condition d'adaptation et de participation à la vie urbaine. On parle de plus en plus de « droit à la mobilité » comme le droit des droits, celui qui permet d'accéder au « droit à la ville », aux services urbains et au travail. Il faut pouvoir bouger, se bouger !

Dans un étrange renversement, la mobilité s'est même installée comme une valeur au même titre que l'urgence. Autrefois, c'était celui qui avait du temps, citoyen athénien ou aristocrate, qui était important et valorisé. Le nomade inquiétait. Désormais, c'est la personne stable dans son métier ou son lieu de résidence qui inquiète. La mobilité est également virtuelle : les technologies de l'information nous donnent l'illusion d'ubiquité, semblant nous affranchir de l'espace. Elles nous empêchent surtout d'arbitrer entre nos activités avec l'espoir de pouvoir endosser tous les costumes à la fois. Suprême pied de nez : avec le bracelet électronique, même le prisonnier peut devenir nomade.

Mobilité et voyage obligent à s'interroger sur la citoyenneté pour imaginer de nouvelles « cartes d'identités ». Notre identité ne peut se limiter à notre seul lieu de sommeil, de vote ou de paiement des impôts. Notre espace vécu est trop complexe et éclaté pour se suffire d'une adresse une fois pour toutes. Le recensement traditionnel, qui identifie les citoyens à leur lieu de

UN POSSIBLE VOYAGE

résidence, pourrait évoluer au bénéfice d'un recensement « présenciel » en mouvement. On se prend parfois à rêver d'une *citoyenneté temporaire*, qui permettrait aux usagers de prendre part à la vie de la cité où ils vivent, travaillent ou se promènent le plus clair de leur temps, c'est-à-dire en journée. Face à la dictature de l'urgence et du temps réel, le voyageur doit être vigilant et nous apprendre à marquer une pause pour réfléchir à ces questions. Il doit nous inviter à « *donner du temps au temps* », selon la belle formule de Cervantes.

(1) D'après le titre de l'ouvrage de Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage*, Payot, 2002.

(2) Cf. Gilles Lipovetsky, *Les Temps hypermodernes*, Grasset, 2004.

(3) Cf. Gilles Rabin, Luc Gwiazdzinski, *Si la route m'était contée, un autre regard sur la route et les mobilités durables*, Eyrolles, 2007

(4) Marc Desportes, *Paysages en mouvement*, Gallimard, 2005.

(5) Filippo Tommaso Marinetti, *Manifeste du futurisme*, tract, Milan, 1909.

(6) Albert Londres, *Tour de France, tour de souffrances*, Le Petit Parisien, 1924.

(7) Jack Kérouac, *On The Road*, Gallimard, 1960.

(8) André Breton, *Nadja*, Gallimard, 1964.

(9) Louis Aragon, *Le Paysan de Paris*, Gallimard, 1926.

(10) Léon-Paul Fargue, *Le Piéton de Paris*, Gallimard, 1939.

(11) Guy Debord, « Théorie de la dérive », in *Internationale situationniste* n°2, décembre 1958.

(12) Pierre Sansot, préface à l'édition de poche, *Poétique de la ville*, Payot, 2004.

VILLE ET MÉMOIRE DU VOYAGE

- (13) François Maspero, *Les Passagers du Roissy-Express*, Seuil, 1990.
- (14) Carol Dunlop, Julio Cortázar, *Les astronautes de la cosmoroute, ou un voyage intemporel Paris-Marseille*, Gallimard, 1983.
- (15) Marc Augé, *Un ethnologue dans le métro*, Hachette, 1986.
- (16) Jacques Réda, *Hors les murs*, Gallimard, 1982.
- (17) Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974.
- (18) Rachaël Antony, Joël Henry, *The Lonely Planet Guide To Experimental Travel*, Lonely Planet, 2005.
- (19) Maud Le Floc'h, *Un élu-un artiste, dix-sept rencontres itinérantes*, Lieux Publics et Compagnie Off-pOlau, 2006.
- (20) Gilles Rabin, Luc Gwiazdzinski, *Si la ville m'était contée*, Eyrolles, 2005.
- (21) Pierre Sansot, *Chemins aux vents*, Payot, 2000.